



musiciens du ghetto, le « clan des brigands », Taraf de Haïdouks – le groupe *gipsy* post soviétique le plus connu. Dans la baraque de Marinél, petit-fils de Nicolae, vivent trois générations de musiciens. « Il n'y a pas d'existence tzigane sans musique. C'est notre antidote, notre appétit de vie, dit Marinél, 36 ans, joueur de cymbalum. Nous vivons comme nous jouons, dans l'instant, au jour le jour. »

Marinél a fière allure – torse bombé pris dans un costume noir, souliers de ville rutilants comme ses cheveux gominés, jetés en arrière. S'il monnaie aujourd'hui son talent sur les plus grandes scènes d'Europe, de retour chez lui, il joue pour les siens. « Pour mon peuple, *murre manusb*, dit-il, non sans orgueil. Ici, être musicien, c'est plus qu'un métier. C'est une vocation, une coutume, un rituel, un sacrement. Nous n'avons pas d'alphabet, pas d'écritures saintes, pas plus que nous ne possédons de monuments ou de ruines. Notre culture est avant tout orale. Nous jouons, dansons, chantons notre histoire : la liberté perdue,

le déracinement et le long voyage (*lungo drom*), le retour impossible. La musique dit le chemin parcouru par nos aînés, que nous ressuscitons et reprenons dans chaque accord. »

Instrument de transmission, la musique est aussi un instrument de libération. « On nous a interdit autrefois de parler notre langue, le romani, alors on l'a chanté », explique Marinél. Au cours des années 1950-60, lors de la campagne de sédentarisation forcée lancée par les régimes staliniens, baptisée « la grande halte », le nomadisme fut proscrit, les noms des Roms musulmans christianisés – beaucoup ont oublié leur patronyme initial. Aujourd'hui majoritairement sédentaires, ils sont toutefois restés nomades dans l'âme.

Au cours des années, spontanément, une mélodie populaire du Banat (région du sud-est de l'Europe), dont les paroles ont été composées par Jarko Jovanović lors de sa visite au camp de concentration du Struthof, s'est imposée comme l'hymne du peuple sans nation : *Gjelem, Gjelem*, « je marche, je marche... ». Les Tsiganes se sont aussi improvisé un drapeau qui ne flotte sur aucun édifice autre que leur cœur – vert comme la terre, bleu comme un ciel résistant, frappé en son centre d'un chakra rouge à seize branches, symbole du mouvement.

Dénuée de tout nationalisme, la *tsiganska muzika* tisse des ponts entre les différentes cultures et, bien avant Maastricht, dessine un espace sans frontières. « Laissez les Tsiganes venir et rester s'ils le veulent, a dit Günter Grass. Ils nous manquent. Ils pourraient nous

aider en dérangeant un peu nos vieilles routines. Ils sont ce que nous prétendons être : des Européens dans l'âme. Ils ne connaissent pas de frontières. »

Roms avant d'être Roumains, Bulgares ou Serbes, leur patrie est leur famille, les enfants rois, le clan, la tribu, et la musique qui sauve. « Nous sommes des passagers du monde, des étrangers de l'intérieur, dit Marinél. Et c'est peut-être notre liberté qui fait peur aux *gadje*. » »

PRINCES PARMIL
LES HOMMES
de Stephan Crasneanski
(collectif Soundwalk)
et Virginie Lue (France
Culture). Trois pièces
sonores seront diffusées
sur France Culture (ACR),
les 9, 10 et 16 octobre.

« La musique est notre antidote, notre
appétit de vie. Nous vivons
comme nous jouons, *au jour le jour*. »

